

Atelier du 11 septembre 2020

Anadiploses et dorica castra

Inducteurs :

« Cela ne ressemblait en rien à un rendez-vous galant. Lentement, il pénétra dans la salle du restaurant. Rencontrerait-il vraiment le grand amour en ce lieu si peu intime ? Timidement, il s'annonça au garçon qui s'enquêrait de sa réservation. Si on s'en tenait à ce dernier, le restaurant était complet ! Plaisantait-il ou bien était-il sincère ? »

Consigne : observez ce texte et essayez de trouver la règle de construction sur laquelle il s'appuie.

Consigne 2 : à votre tour, produisez un texte de 5 phrases mettant en œuvre cette technique d'écriture. Poursuivez ce texte en vous affranchissant de cette règle, mais en tenant compte des éléments stylistiques et sémantiques qui ont émergé grâce à cette contrainte initiale.



(L'**anadiplose** est une figure de style consistant en la reprise du dernier mot d'une proposition dans la proposition qui suit, afin de marquer la liaison entre les deux. La répétition du mot forme un enchaînement qui permet d'accentuer l'idée ou le mot. Une anadiplose se fondant non plus sur des mots mais des syllabes est une **dorica castra**.)

Ce jour-là, il avait plu toute la **matinée**. **Néanmoins**, elle arpentait le jardin, constatant les dégâts causés par les rafales du mois de septembre **finissant**. **Sans** ce coin de verdure, elle ne pouvait vivre, il était sa plage, son ailleurs, son **paradis**. **Dix** ans qu'elle le remodelait à sa façon, taillant, plantant, semant, créant de nouvelles perspectives, s'enfermant dans un monde à la fois clos et **ouvert**. **Vertige** de l'imagination, cet Eden n'appartenait qu'à elle.

Elle le savait fragile, soumis aux caprices de la nature: orages, bourrasques, gel, canicule mais aussi victime du désir des hommes, de leur ambition de laisser leur empreinte sur la terre qui leur appartenait.

Sous la tonnelle, en levant les yeux, elle apercevait les acacias de la propriété d'en haut, barrière vivante, verte et gracile qui prolongeait son univers. Derrière la grille, elle devinait le petit chemin aujourd'hui goudronné, autrefois chemin de terre et d'herbes folles.

Le temps décidément n'arrangeait rien, les choses se défaisaient, tout allait à vau-l'eau. Tout semblait dériver au fil de l'eau. L'eau qui avait creusé des ornières dans les allées, fait ployer les têtes des dahlias, noyé les délicats cyclamens roses, cette eau ne l'avait-elle pas fait rêver?

Flux argenté à la musique douce des ruisseaux de son enfance.

Fracas des rouleaux et de leurs bulles vivifiantes sur la plage dorée.

Gouttelettes fines du brouillard qui obstrue l'horizon et crée la surprise à chaque tour de roue.

Eau de vie qui chante dans le nom de nos villes: Eaubonne, Agde, Aiguebelle, Aigueblanche, Aigueperse, Eaux Chaudes, Chaudes Aigues, Aigues vives ... va ton chemin, nourris mon rêve et mon espoir.



Noémie NOLLOT

Caillou blanc, blanc couteau

Il suivait les petits cailloux **blancs**. *Blanquette*, il faudra que je fasse une *blanquette*, pensa-t-il tout en les cherchant soigneusement pour n'en oublier aucun. **Qu'importe** si leur sillon étincelant le menait à la lisière de la forêt ! **Rêvait-il** aux frères qui, maintenant, étaient emprisonnés depuis des **heures** ? **Heureusement**, leur sort n'était plus entre les mains du plus imaginaire d'entre eux : **Poucet**. **Cet** enfant était pour les siens plein de **ressources**. **Source** d'ennuis cependant pour d'**autres** ! **Autrement** dit : un enqueteur pour les amateurs de chair **fraîche**. **Fraîchement** débarqué dans la maison, l'insupportable farfadet avait tout fait pour éviter à sa fratrie un destin de collier à saucisses. **Si** seulement il avait fait moins de zèle, juste un petit peu...peut-être son plan aurait-il **marché**. **Chérissant** trop la témérité, qu'il avait malheureusement à l'extrême, ce peu en trop avait suffi à enrayer le plan bien huilé et Poucet avait échoué à les sauver. Sauver de **quoi** ? **Quoi** de plus enviable qu'une fin sans douleur et utile à

autrui...truisme largement partagé dans la communauté ogresque. **Est-ce que** l'évidence de ce raisonnement n'était pas enfantine, tout simplement ? **Mangé** par l'obscurité, le visage du pisteur de cailloux s'éclaira d'un sourire. **Irréversible**, le sort de ces enfants était scellé d'avance. **En** supposant que tous s'en soient retournés sains et saufs, qu'auraient-ils trouvé ? **Véritablement**, des parents prêts à les abandonner de nouveau. **Au** final, n'était-ce pas faire preuve de charité que d'abréger leur misérable existence vouée de toute façon à la souffrance ? **En** s'attachant à la logique, c'était la conclusion à laquelle on arrivait.

Vainement, on pouvait essayer de fuir en suivant les petits cailloux, même d'un **bond**. **On** finirait toujours par revenir à son point de départ. **Par** n'importe quel chemin, que ce soit ou non avec des bottes de sept **lieues**.

Lieu de misère, la chaumière des parents de Poucet était un gîte où même un ogre n'aurait pas eu cœur à laisser engraisser des enfants. **En** fin de compte, c'était mieux **ainsi**.

Ainsi l'ogre avait-il décidé d'annoncer au couple de paysans : *vos enfants ne reviendront plus jamais à la maison.*



Après toute cette distance parcourue, ils s'étaient pris à aimer ce paysage, alors qu'ils n'étaient que de passage. **Sagement**, paisiblement, ils admiraient le relief verdoyant. **En** ce sublime printemps, ces randonneurs de tous les temps, traversaient ces **champs**. **Chanteraient-ils** à la belle étoile avant d'aller dormir sous la **tente** ? **Tant** et si bien qu'ils passèrent plusieurs jours dans ce joli décor.

Ils n'avaient pas pour habitude de rester longtemps, adeptes du camping sauvage. Mais là, c'était si différent. Ils avaient besoin de repos et le panorama valait la peine qu'on s'y arrête. Des montagnes jeunes ondoyantes de nuances allant du vert pâle au vert régénérant. Ce vert qui vous remplit d'énergie et de vie. Et c'était nécessaire.



Surtout que l'un d'eux, Juju, venait de faire une chute et souffrait d'une belle entorse à la cheville. Pas grand-chose à faire sinon le repos total.

Cependant, les vivres commençaient à manquer. Deux d'entre eux iraient au village le plus proche pour se ravitailler. Ce qui les inquiétait était que Juju souffrait de plus en plus. Et s'il s'était cassé quelque chose ? Sa cheville gonflait à vue d'œil et commençait à prendre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Peut-être fallait-il transporter Juju en ville et voir un médecin ou tout au moins un pharmacien. Le réseau était trop faible pour se servir d'un téléphone et appeler.

C'est finalement ce qu'ils décidèrent de faire.

Il fallut se relayer pour transporter Julien. Parfois, il pouvait progresser à cloche-pied mais c'était si douloureux qu'il lui fallait deux épaules bien solides de chaque côté pour s'appuyer.

C'est très péniblement qu'ils arrivèrent au village mais auparavant, ils avaient rejoint une route et avaient fait du stop pour s'y rendre. Il n'y avait malheureusement ni pharmacie, ni médecin. Ils décidèrent donc de le transporter vers l'hôpital le plus proche. Un des habitants proposa à Julien de l'emmener, il souffrait tant ! Le transport à pied avait été un calvaire, il était temps qu'il soit soulagé au plus vite. L'un des compagnons de randonnée l'accompagna pendant que les autres restaient au village.

Il voyait défiler devant lui de belles perspectives de paysages mais Julien n'en profitait pas, concentré sur sa douleur.

A l'hôpital, les urgences étaient débordées. La cour des miracles ! Des personnes en attente de soins de tous les côtés. Julien ne serait pris en charge qu'au bout d'une longue liste de patients par ordre de priorité. Un agent l'avait toutefois doté d'un fauteuil roulant.

Une heure, puis deux puis trois et une quatrième. Enfin, Julien fut appelé à venir dans une cabine où un médecin devait passer le voir. Une autre demi-heure passa. Un médecin arriva enfin et après auscultation, lui prescrivit une radio. La

cheville ne ressemblait plus à rien, une grosse boule violacée avec des orteils au bout. On était bien loin de cette promenade aux consonances méditatives de départ.

Une heure supplémentaire s'écoula avant qu'il ne puisse passer sa radio. Celle-ci révéla une belle fracture, il devait par conséquent être plâtré.

Au repos forcé, Julien eut tout le temps de contempler le site qui s'offrait à lui, paisiblement et sagement.

Caroline LANGOT

Deux lueurs dans la nuit.

Seule dans la nuit noire, elle se frayait difficilement un chemin, escortée par le chant des **loups**. **Louvoyant** entre les arbres et les ronces, elle prenait garde à ne pas déchirer ses **vêtements**. **Menthe sauvage** et tilleuls majestueux exhalèrent leurs parfums **divins**. **Vint** enfin le moment où la végétation s'éclaircit jusqu'à laisser place à un espace dégagé. **Gênée** par sa frange, elle la remonta d'un geste machinal puis elle éteignit sa lampe de poche.

- Nous y voilà, se dit-elle.

Les hurlements cessèrent. Un long frisson la saisit. Les battements de son cœur martelaient sa poitrine. Elle se demanda ce qui avait bien pu la pousser à s'aventurer ici au beau milieu de la nuit. Seule de surcroît. Alors surgirent les paroles de son père, ses dernières paroles. « Laisse-moi partir maintenant, je suis si fatigué. » A ce souvenir, une larme furtive coula sur sa joue.

Ce père qu'elle aimait tant.

Ce père à qui elle devait tout, qui l'avait guidée patiemment sur le long chemin de la vie, qui l'avait rassurée et accompagnée dans les moments difficiles. Elle revit ses mains puissantes peu à peu déformées par l'arthrite, son dos qui se voûtait, et

son regard... Ce regard attendri qui avait gardé toute sa vitalité jusqu'au dernier moment.

Ce père qui lui manquait tant.

Un an déjà ! Pour sa mère, c'était différent, elle ne l'avait jamais connue. Elle ne pouvait pas dire qu'elle avait souffert de son absence, son père avait tout fait pour la combler. Mais aujourd'hui le vide n'en était que plus grand. C'était comme si elle avait perdu ses deux parents d'un coup.

Elle se reprit, inspira profondément. Fut soudain saisie par le silence. Elle scruta la nuit et crut distinguer le grand rocher à l'autre bout de la clairière. Se pourrait-il vraiment que sa quête aboutisse enfin ? Incapable de se remettre de son chagrin, elle avait consulté maints spécialistes plus farfelus les uns que les autres. La dernière en date, la vieille illuminée qui lui avait conseillée de venir, n'avait pas pris le risque de l'escorter. Avait-elle seulement conscience de la portée de ses paroles, de la situation dans laquelle elle avait poussé la jeune femme à se fourrer.



Pouvait-elle encore s'approcher sans risque? Comme pour la conforter dans ses doutes, un nouveau hurlement déchira l'obscurité. Elle sentit la sueur dans son dos. Fut prête à rebrousser chemin. A ce moment, les nuages cédèrent la place. Timidement d'abord, en laissant passer un pâle faisceau. Enfin, la pleine lune prit possession des lieux et illumina le roc. Dévoilant deux éclats lumineux. Deux éclats d'une incroyable intensité ! Deux éclats provenant d'une silhouette massive qui s'assit tranquillement sur le rocher. Des yeux la fixaient. Des yeux d'un brillant et d'une douceur incommensurables. Elle frémit. Se mordit les lèvres pour ne pas crier. Ces yeux étaient empreints d'une lueur familière. Alors que chacun contemplait l'autre, figé, comme atteint par un charme mystérieux, une ombre souple bondit à côté du loup. Elle y frotta son museau tendrement avant de se tourner à son tour vers la jeune fille. Le face à face dura de longues secondes, un échange d'une intensité incroyable. Puis la louve, tourna son museau vers le ciel et poussa un chant profond. Aussitôt après, les canidés bondirent et disparurent dans la forêt.

Sans un mot, elle fit demi-tour. Dans ses pupilles dilatées, se reflétait l'image de son père. Et de sa mère...